

Le colloque international de phénoménologie. Bruxelles, 12 avril  
1951

Louis Van Haecht

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Van Haecht Louis. Le colloque international de phénoménologie. Bruxelles, 12 avril 1951. In: Revue Philosophique de Louvain. Troisième série, tome 49, n°23, 1951. pp. 438-445;

doi : <https://doi.org/10.3406/phlou.1951.4357>

[https://www.persee.fr/doc/phlou\\_0035-3841\\_1951\\_num\\_49\\_23\\_4357](https://www.persee.fr/doc/phlou_0035-3841_1951_num_49_23_4357)

---

Fichier pdf généré le 24/04/2018

## LE COLLOQUE INTERNATIONAL DE PHÉNOMÉNOLOGIE

### Bruxelles, 12-14 avril 1951

---

Si on cherche à définir dans son ensemble la tendance actuelle de la philosophie, on retrouve spontanément la voie négative et en une phrase qui déjà devient un lieu commun ; on parlera d'une réaction contre le positivisme scientifique d'une part, contre l'idéalisme et le rationalisme acosmique d'autre part. L'esprit d'aujourd'hui s'inscrit en réaction contre ces deux courants de pensée qui déterminent l'habitus scientifique d'un monde dont nous ne parvenons à nous dégager qu'au prix d'un effort constant.

Dans cette poussée générale vers le concret, la méthode phénoménologique élaborée et appliquée de façon magistrale par Edmund Husserl a joué incontestablement un rôle tout à fait primordial ; à tel point qu'on pourrait affirmer que l'actualité d'une réflexion philosophique se mesure à la position prise par le penseur à l'égard du courant phénoménologique. Réunir des philosophes qui se rattachent plus ou moins explicitement à ce courant en un premier « colloque international », afin de leur permettre de confronter leurs idées et de prendre plus nettement conscience de la portée exacte de leur travail, n'est donc pas seulement une œuvre particulièrement méritoire, c'est avant tout un acte qui marque dans l'histoire de la philosophie. Aussi le premier devoir d'un rapporteur est de remercier et de féliciter vivement les organisateurs : le comité des « Archives Husserl » à Louvain et tout particulièrement son directeur le R. P. Van Breda qui fut l'initiateur et l'âme de toute l'entreprise.

Voici les noms de ceux qui ont participé à ce colloque. La direction des « Archives Husserl » composée comme suit : MM. H. L. Van Breda, A. De Waelhens, J. Dopp, J. Lameere, G. Van Rollegem ; les collaborateurs des « Archives » : M. W. Biemel, M<sup>es</sup> M. Biemel et L. Gelber, M. S. Strasser ; venus de France, MM. J. Havet, A. Koyré, E. Levinas, M. Merleau-Ponty, P. Ricœur, B. de Schloetzer, J. Wahl, E. Weil ; d'Allemagne, MM. E. Fink, L. Landgrebe,

M. Müller ; d'Angleterre, MM. Ayer et Rawlins ; d'Italie, M<sup>e</sup> S. Vanni Rovighi ; des Pays-Bas, MM. J. Peters, L. Schuwer ; de Suisse, M. P. Thévenaz ; des Etats-Unis d'Amérique, M. R. Mc Keon ; enfin de Belgique, MM. M. Barzin, P. Borbou, D. de Grunne, G. B. Demeure de Lespaul, M. De Petter, L. De Raeymaecker, Ph. Devaux, A. Dondeyne, J. Gérard, F. Grégoire, J. Ladrière, R. Micha, Ch. Perelman, A. Souris, J. Vanderveeren, L. Van Haecht, G. Verbeke et A. Wylleman. MM. E. De Bruyne, H. J. Pos et W. Szilasi n'ont malheureusement pas pu assister aux réunions.

\* \* \*

La première communication, faite par M. E. Fink (Freiburg i. Br.), fournissait d'emblée le thème central des discussions. Sous le titre « l'analyse intentionnelle et le problème de la connaissance », il fit en effet un exposé sur les rapports entre la phénoménologie et la métaphysique ; problème vraiment capital pour la valeur de la phénoménologie.

La phénoménologie de Husserl s'opposait — du moins sous sa forme initiale — à toute connaissance spéculative et à toute construction philosophique systématique. Cependant on constate que la phénoménologie ne peut s'empêcher de faire appel à la spéculation et que la méthode husserlienne comporte de fait un bon nombre d'affirmations spéculatives et d'implications métaphysiques nullement justifiées par la méthode elle-même. Premièrement, en sa prétention au radicalisme, Husserl refuse toute pensée, toute historicité, toute interprétation, afin de ramener la connaissance humaine à son point de départ : la « chose en elle-même ». Il est impossible pourtant de dépouiller la « chose » de toute interprétation. La chose prélogique est inconnaissable, car les choses, ces données premières, restent toujours et nécessairement des réalités significatives, c'est-à-dire des réalités correspondant à certaines structures catégoriales ; elles sont déterminées par une série de prédicats, par des concepts qui permettent de les penser comme « choses ». Ainsi déjà le point de départ comporte le devenir historique de la pensée. La rencontre de la chose est une adéquation à une signification, à un « logos ». Une seconde position métaphysique non justifiée est celle qui réduit le donné immédiat à l'objet de la connaissance sensible. Ce présupposé du naturalisme fut un des facteurs déterminants de toutes les analyses husserliennes. D'autres *a priori*

sont contenus en la conception même de l'intentionnalité. En effet, cette conception du connaître affirme gratuitement l'identité de l'être-objet et du phénomène. L'être n'est ce qu'il est qu'en son rapport avec un sujet. Ce rapport est pour Husserl de certaine façon déterminant et constitutif de l'être. Jamais cependant la méthode ne pourra nous révéler le statut ontologique de la « phénoménalité » de l'objet ou de l'activité constitutive du sujet. Le monde et le « Dasein » se donnent comme antérieurs à toute intentionnalité. Par conséquent la phénoménologie n'est pas elle-même une philosophie, elle ne peut remplacer une métaphysique. Celle-ci devra toujours rendre compte de l'objectivité de l'objet et de la façon dont l'existence de l'homme peut s'ouvrir au monde. En un mot : seule la métaphysique peut traiter de l'être de l'étant.

La discussion fondamentale qui suivit cet exposé en revint toujours au même point. Sous des formes différentes MM. J. Wahl, E. Levinas, A. De Waelhens et L. Landgrebe firent remarquer à M. Fink que l'être distinct de l'étant, ou l'être-en-soi, est une pseudo-idée parce que par définition il ne peut être « pour l'autre ». Si l'être est intelligible, si l'on peut en parler, il faut bien qu'il puisse « apparaître » ou se donner à l'acte intentionnel. A quoi M. Fink répondit qu'un principe métaphysique tel que celui qui affirme que la philosophie ne peut s'occuper que du phénomène exclusivement ne peut certes être appelé lui-même un phénomène. Ce qui démontre qu'en un principe de ce genre le phénomène est transcendé et que l'on y traite de la « phénoménalité » ou de l'être-phénomène du phénomène. M. Müller confirma la thèse de M. Fink en faisant remarquer que Husserl ne semble connaître de réalité que de l'objet, du sujet et du rapport. Ce serait là vraiment son préjugé métaphysique, l'être n'étant ni objet, ni sujet, ni rapport. M. Merleau-Ponty opina que ce conflit entre une phénoménologie soi-disant pure, telle qu'elle était à ses débuts, et une métaphysique à la Heidegger peut être surtout ressenti par ceux qui ont vécu historiquement cette évolution, tandis que pour lui, qui apprit à connaître en même temps ces deux penseurs, c'est surtout la continuité entre les deux modes de penser qui l'a frappé.

La communication de M. P. Thévenaz « Le point de départ radical chez Descartes et chez Husserl » était à son tour un plaidoyer pour la métaphysique.

Il faut noter d'abord la différence entre l'« époque » de Des-

cartes et l'« époque » de Husserl. Le doute cartésien s'attaque à un savoir qu'il tient pour faux, ou du moins pour incertain, tandis que Husserl, tout comme Kant, part de la critique d'une science qu'il considère comme certaine, mais dont il recherche le fondement. Le point de départ qu'ils recherchent est donc bien différent. Descartes ne retient qu'un « Cogito » abandonné à lui-même, qui est essentiellement réflexion et « attention » à soi et à sa propre existence. Tandis que Husserl retrouve les fondements préreflexifs de la science en un « Cogito » qui reste ouvert au monde, qui est essentiellement « intention ». Ainsi la réflexion husserlienne est toujours rejetée vers la multiplicité indéfinie des actes intentionnels, ce qui donne à sa pensée une transcendantalité du type kantien, tandis que Descartes, par la médiation de l'hypothèse du « malin génie », passe d'emblée du « cogito » au « sum », c'est-à-dire à un point de départ métaphysique.

Cet exposé magistral de M. Thévenaz fut surtout critiqué en ses interprétations historiques. Le P. Van Breda croit retrouver la conscience d'« attention à soi » dans l'« intention » de Husserl. MM. Ricœur et J. Wahl affirment que M. Thévenaz exagère la portée du « malin génie » ; c'est plutôt le Dieu prouvé par l'argument ontologique qui permet à Descartes le passage du « Cogito » à la certitude du réel. Quant à l'idée même de radicalisme, le P. Van Breda fit remarquer qu'un « Cogito » fermé, accepté comme une idée non critiquée, ne peut fournir un point de départ radical. M. De Waelhens opine également que le radicalisme husserlien va au delà de la régression cartésienne ; il en donne cependant une autre raison. Pour lui le grand mérite de Husserl en cette matière est l'abandon de l'idée même d'apodicticité. C'est la « présence » et non l'apodicticité qui peut fournir un point de départ à une philosophie intuitive. M. Ch. Perelman s'insurge contre l'idée d'un point de départ ou d'une vérité première en général.

Le programme prévoyait une communication de M. H. J. Pos : « La phénoménologie et la connaissance scientifique ». En l'absence de M. Pos, M. A. Koyré eut l'obligeance de donner quelques réflexions sur ce même thème.

Après avoir constaté que la philosophie avait été délivrée par la phénoménologie du complexe d'infériorité dont elle souffrait à l'égard de la mentalité positiviste, l'orateur énuméra les services rendus par la phénoménologie aux sciences. Il signala les études

des fondements et des implications philosophiques de diverses sciences faites sous son impulsion, et le renouveau du climat des sciences de l'esprit, sciences dans lesquelles une description des structures tend à remplacer l'explication causale.

Le P. H. L. Van Breda formula quelque doute quant à la valeur phénoménologique de ces soi-disant « phénoménologies » dont avait parlé M. Koyré. Des esprits à tendance néo-positiviste, tels que MM. Ayer et Perelman, firent remarquer que le problème des « fondements » d'une science ne peut être résolu que par l'intégration des notions fondamentales dans l'ensemble de ce même système scientifique ; ce qui ferait donc au fond de ce problème un pseudo-problème.

Sous le titre « Husserl et le problème du langage » M. Merleau-Ponty fit un exposé brillant et finement nuancé de sa propre philosophie du langage telle que nous la connaissions déjà par ses publications. Nous disons à dessein « philosophie » du langage, car il nous semble que l'exposé de l'orateur voulait surtout prouver par l'exemple qu'une phénoménologie peut se suffire à elle-même, qu'elle comporte toujours une conception de l'être, une métaphysique qui constitue le fond même de la description des « étants », que par conséquent une phénoménologie peut être une philosophie au sens plénier du mot.

M. Merleau-Ponty a noté une certaine évolution dans la façon dont Husserl parle du langage. Si dans ses premiers ouvrages il parle du langage comme d'un moyen d'expression plus ou moins accessoire de la pensée, comme d'une objectivation créée par une pensée en droit antérieure, dans ses écrits plus récents au contraire il considère le langage comme le corps indispensable, l'incarnation nécessaire de la pensée. C'est qu'en effet le langage peut être vécu comme « parole » actuelle et que d'autre part il peut par « sédimentation » devenir la « langue », s'objectiver en un produit culturel qui se réalise dans l'histoire. Une analyse phénoménologique doit saisir le langage au niveau de la « parole ». La parole est la source de toute réalité linguistique. Il faut donc procéder par réduction à partir du langage historiquement constitué afin de retrouver les linéaments essentiels du phénomène vécu. Pareille analyse de la parole nous apprend que la signification est toujours relative à un ensemble organisé, à une totalité qui se manifeste plutôt comme une modalité du « je puis » (*Ich kann*) que comme modalité du

« je pense ». En tant que « geste », qui est le moyen par lequel nous atteignons le monde et prenons conscience de lui, la parole est la forme originale de l'intentionnalité, elle est notre façon d'être au monde. Aussi la prise de conscience du signifié se fait toujours par « *Abschattungen* ». La parole exercée est toujours dépassée par sa signification, tout comme les « *Abschattungen* » des données sensibles sont dépassées par l'objet de la perception. Comme conclusion M. Merleau-Ponty présenta ses réflexions à propos de la nature de la description phénoménologique en général. Selon lui le retour au « *Lebenswelt* » doit situer exactement la conscience décrite. Une science qui détermine le statut de la conscience ne peut être une introduction à la philosophie, elle est déjà spéculative. Le véritable mythe husserlien est le mythe de la conscience supra-temporelle et absolue. L'être-en-situation est la dimension de toute recherche philosophique. Or une phénoménologie du langage est particulièrement apte à révéler cette situation du sujet. Elle le situe envers lui-même, envers le monde et envers l'ensemble des sujets, elle détermine son caractère historique et rationnel.

Aux scrupules de MM. Dondeyne et Ricoeur, M. Merleau-Ponty répondit qu'il ne prétendait nullement nier le caractère universel des significations, mais qu'il refusait de rattacher cette universalité à l'abstraction. Il voulait la fonder au contraire dans la communion concrète des sujets dans le monde. Il se déroula ensuite une longue discussion durant laquelle M. Fink essaya de maintenir son point de vue tel qu'il fut exposé plus haut.

La communication de M. P. Ricoeur esquissait une « Phénoménologie de la Volonté ». Le problème de la volonté fut trop longtemps écrasée par des considérations sur l'affectivité et l'involontaire d'une part et par des conceptions par trop intellectualistes d'autre part. Il convient donc de dégager l'intentionnalité spécifique de la volonté, de décrire exactement l'habitus volontaire et de définir son corrélat noématique.

Les projets et les décisions se dessinent comme des significations spéciales au sein d'un monde qui tout entier devient la proie de mon agir. Ce lien avec le monde est réalisé par le corps qui nous situe. Aussi la corporéité a un sens dans le devenir du vouloir. Cette description a l'avantage de réhumaniser l'involontaire. Le subconscient instinctif et affectif n'est plus un « *Es* », un impersonnel,

c'est le moi en tant que situation et motif du vouloir. Les types caractérogiques de la volonté — et c'est là le second avantage — ne seront plus attribués à une volonté séparée, déjà constituée. Ces types indiquent diverses modalités de la volonté constituante, volonté dont il ne faut point rechercher la genèse, étant donné que je suis moi-même cette volonté. Et voilà donc écarté la conception dualiste de Descartes. Au lieu d'une nature extérieure au moi, il y a l'involontaire qui n'est autre que la corporéité en tant que volonté possible. Au lieu d'une volonté pur esprit, d'autre part, il y a une volonté conditionnée par des possibilités données ; le projet et la décision s'exercent en effet comme une réalisation ou comme une objectivation des possibilités offertes par l'involontaire. Ce déchirement entre le moi qui subit et le moi qui veut constitue une dualité existentielle et « dramatique » bien distincte de la dualité cartésienne. L'unité humaine est une « idée-limite » qui est le fruit d'une dialectique douloureuse. M. Ricœur décrit ensuite plus amplement le noème spécifique du volontaire. Il prétend que la volonté a son mode spécial de « *Sinngebung* », qu'elle confère au monde un « sens » distinct de la signification théorique. Ainsi il n'est point nécessaire de poser une « représentation » comme fondement de tout acte volontaire ainsi que le voulait Husserl. Nous voici donc sur la voie d'une ontologie. Une nouvelle interprétation du transcendantal s'impose en effet à partir du « cogito » pratique. Elle est possible, car la dialectique du volontaire et de l'involontaire suggère une distinction entre une volonté incarnée et « en situation » et une volonté créatrice. Pour un passage à l'ontologie il faudrait cependant faire revivre la dimension « poétique » de la conscience, où l'on retrouve la chute, la conscience du péché et l'image d'une volonté tentée. Cette dimension fut mise entre parenthèses en vue de la description phénoménologique, mais elle est indispensable à l'ontologie. Il y aurait peut-être moyen de la retrouver à partir de la phénoménologie à l'aide d'une critique des passions. Il faut voir les passions comme un échec ou comme la vanité du vouloir. Cette vanité nous ramènerait à la conscience d'une faute et d'une déchéance.

Lors de la discussion le P. Van Breda formula sa crainte que la description de M. Ricœur n'implique le primat de la volonté sur l'intelligence. M. E. Weil eut l'impression qu'il s'agissait toujours d'une volonté solipsiste. MM. L. Van Haecht et S. Strasser firent



remarquer que la « représentation » que Husserl pose comme condition au vouloir ne doit pas être considérée nécessairement comme de nature théorique. M. De Waelhens demanda comment, en une philosophie qui attribue une « *Sinnggebung* » à la volonté et un sens spécifique à son corrélat, on parvient à expliquer la passion, qui elle précisément semble être un non-sens. A quoi M. Ricœur répondit que la passion était plutôt l'indice d'une moindre résistance de la volonté à la tentation. Le refus et la faiblesse de la volonté ont également un sens.

En l'absence de M. E. De Bruyne qui devait présider ce colloque, ce fut M. J. Wahl qui formula les conclusions. En une improvisation magistrale, il présenta une synthèse des points de vue défendus au cours de ce colloque. Il fit ressortir de façon particulièrement heureuse comment la diversité qui s'était fait jour était un indice de richesse, les exposés se complétant harmonieusement les uns les autres, mais relevant tous au fond d'une même préoccupation et d'une même inspiration : celle de l'être et de la vérité.

En plus des exposés théoriques que nous venons de relater, ces journées comportaient une visite aux « Archives Husserl » de Louvain et un exposé de leur directeur le P. H. L. Van Breda sur l'état actuel des travaux. Les lecteurs de cette revue sont renseignés à ce sujet.

Il nous reste un dernier mot à dire. La réussite exceptionnelle de ces journées doit être attribuée pour une bonne part à l'hospitalité magnifique de la baronne Lambert, qui, en ouvrant ses salons à ces débats philosophiques, a procuré un cadre idéalement propice à la haute tenue et à la cordialité qui ont régné durant tout le colloque.

L. VAN HAECHT.

Louvain.

---